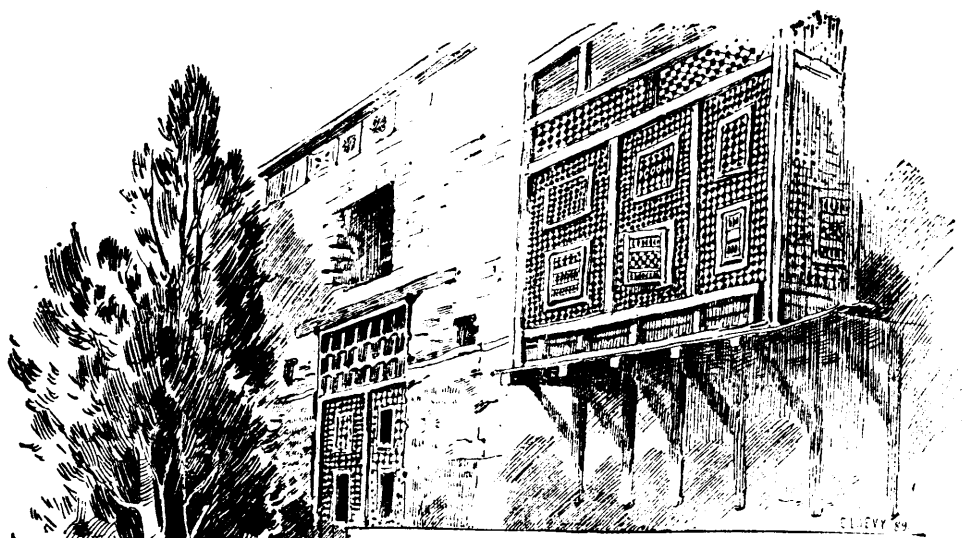




CHARITE

CONTE MORAL

I

Le vieux Touriri, prince de Bagdad, était très riche, très savant et passait pour parfaitement sage.

Dans son palais, où les marbres et les métaux précieux imitaient par leurs ciselures les arbres et les fleurs. Dans ses jardins, où les fleurs et les arbres imitaient par leur éclat les métaux et les pierres.

Il entretenait des poètes, sans rien leur demander que d'écrire des vers et des chansons quand la fantaisie leur en venait—et il ne leur en voulait point quand leurs chansons n'étaient pas bonnes.

Il entretenait des philosophes, sans rien leur demander que de raisonner avec lui sur la nature de Dieu et l'origine du monde—et il ne leur en voulait point quand, d'aventure, ils raisonnaient.

rigine du monde—et il ne leur en voulait point quand, d'aventure, ils raisonnaient.

Un matin du printemps, Touriri se promenait dans la principale rue de Bagdad. Les monceaux d'oranges et les amas de roses qui emplissaient les voitures des marchands, le fourmillement des vestes et des robes bleues, rouges et vertes, étincelaient dans la blancheur de la rue, des magnolias se penchaient par-dessus les murs des cours, et l'eau chantait plus légère dans les vasques des fontaines.

Et les jeunes femmes étaient pareilles à des fleurs un peu moites, avivées d'une petite rosée tiède, et très subitement odoriférantes.

Et, à cause de ces parfums, de ces couleurs, de cette joie épanchée, le sage Touriri sentait son vieux corps s'assouplir ; il se ressouvait avec plaisir des jours passés ; il ne voyait plus aucune objection sérieuse à l'existence du monde comme il est ; et il n'était pas fort éloigné de croire que la vie est bonne. Il dit presque tout haut :

—La douce chaleur ! et le beau soleil !

Il rencontra une petite fille de cinq ans, blonde et rose, jolie, vêtue d'une chemisette. Très grave, un doigt dans sa bouche, l'enfant, à travers les mèches de ses cheveux de lin, le regardait, et semblait admirer beaucoup la grande barbe de Touriri, ou peut-être les bêtes mystérieuses brodées sur son manteau. Et, parce qu'elle était jolie, Touriri se pencha sur elle, l'embrassa et lui mit deux pièces d'or dans sa petite main.

Il rencontra ensuite un petit garçon de dix ans. L'enfant était laid, cruvert de haillons, criblés de taches de rousseur jusqu'au bout de son nez pointu, et ses yeux étaient sans transparence comme une eau salie. Il tendit la main, et d'une voix aiguë, en ayant l'air de réciter une leçon et de penser à autre chose, il raconta que sa mère était au lit, qu'il avait sept petits frères et qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours.

Touriri fronça les sourcils et lui donna une pièce d'or.

Vingt pas plus loin, il vit un vieux mendiant, tout loqueteux et mar-

miteux, l'échine cassée, l'air d'un chien battu. Sa barbe était jaune comme du chanvre mal lavé, et ses yeux rouges et sans cils ressemblaient aux fentes qui s'ouvrent dans les figures trop mûres. D'une voix rauque, sifflante comme un soufflet crevé, lentement et sans un arrêt, recommençant aussitôt qu'il avait fini, il disait :

—Ayez pitié d'un pauvre homme qui ne peut plus travailler. Le Seigneur Ormuz vous récompensera.

Et l'haleine fétide de sa prière sentait les boissons fermentées. Touriri lui tendit une pièce d'argent, mais de si loin que la pièce tomba par terre ; et le vieux mendiant s'agenouilla péniblement pour la ramasser.

Un instant après, Touriri rencontra une femme dont on n'aurait pu dire si elle était jeune ou vieille, et qui tenait à son sein un nouveau-né coiffé de dardres et d'ulcères. Humble comme la poussière des chemins, si courbée qu'elle ne voyait pas ses yeux, elle le suivit en murmurant d'une voix molle une prière obstinée.

Non par dureté, mais par ennui, Touriri pressa le pas ; mais cette misère et cette plainte se traînaient toujours derrière lui. Il fouilla dans son escarcelle, ne trouvant pas ce qu'il cherchait. Enfin, d'un geste de colère, il jeta à la femme quelques pièces de cuivre.

Il aperçut alors, à trente pas devant lui, un homme sans bras ni jambes, accoté contre un mur. L'homme d'une voix forte, fausse et triste, et qui semblait une voix de bois, chantait une chanson d'amour, une chanson de Firdousi, pleine de fleurs, de rayons et d'oiseaux ; et cela était horrible à entendre. Touriri s'arrêta, et, comme celui-là du moins ne pouvait le suivre, il fit semblant de ne pas le voir et passa de l'autre côté de la rue.

Il marcha quelque temps encore, mais il ne sentait plus la joie de vivre. Il dit tout haut :

—Ce soleil est insupportable !

Et il rentra chez lui.

Alors, ayant réfléchi, il appela son intendant et lui dit :

—Va dans la grand'rue. Tu rencontreras un vieux mendiant et tu lui donneras une pièce d'or ; puis une pauvre femme allaitant son enfant, et tu lui donneras deux pièces d'or ; puis un homme sans bras ni jambes, et tu lui donneras trois pièces d'or.

Mais, à partir de ce jour, toutes les fois que Touriri sortait dans la ville, un serviteur marchait devant lui, distribuant de l'argent à tous les mendiants et leur commandait de s'en aller pour que son maître ne les vit pas.

Et le sage Touriri devint de plus en plus aumônier et charitable. On eût dit qu'il n'y aurait plus de pauvres à Bagdad. Tous les jours, dans les salles basses de son palais, on distribuait à tous ceux qui se présentaient de la nourriture et de l'argent. Il fonda un hospice pour les enfants, un pour les vieillards, un pour les mères, un pour les infirmes et les malades. Et, quand on lui rapportait qu'un faux malade ou un faux indigent s'était fait secourir par ruse, il répondait :

—Laissez-moi en repos. Je n'ai pas le loisir de rechercher la vérité ni de la distinguer du mensonge.

Il dépensa de la sorte, pour le soulagement des autres hommes, plus des neuf dixièmes de ses immenses richesses. Même il réduisit le train de sa maison, et ne garda près de lui que les plus paresseux de ses poètes et les moins affirmatifs de ses philosophes.

Au reste, il continuait à vivre délicatement, parmi les plus beaux ouvrages de l'art, de l'industrie et de l'esprit des hommes ; et jamais il ne visita les hospices qu'il avait fondés, ne descendit dans les salles où il nourrissait les malheureux.

Un jour qu'il se promenait dans la ville, de pauvres gens l'entourèrent ; ils criaient tous ensemble qu'ils lui devaient la vie, et plusieurs s'agenouil-

laient et baisaient le bord de sa robe. Mais il se mit en colère, comme si ces témoignages l'outrageaient ou le faisaient souffrir.

Et le peuple le considéra comme le plus vénérable homme et le plus

élevé en sainteté qui eut jamais vécu en Asie.

Quand il se vit près de mourir, il éloigna les philosophes et les poètes, et ne retint à son chevet qu'une jeune fille de quinze ans, la priant de ne lui rien dire, mais de le regarder avec ses yeux de bluet.

